

Oncle Vania

La Compagnie des Possédés fait palpiter la partition tchékhovienne au creux du cœur

C'est à pénétrer dans l'intimité de *Vania* que nous invite la Compagnie des Possédés. Quand on arrive, l'atmosphère scintille d'éclats de fête et de clameurs rieuses. On se faufile parmi les convives, on se presse autour du buffet où nous attendent zakouskis et vodka. Puis nos hôtes dégagent l'aire de jeu et nous glissons avec les personnages de Tchekhov dans le salon de la propriété de Sérébriakov, que sa fille Sonia son beau-frère Vania s'échinent à gérer. Depuis que le vieux professeur, sommité bouffie d'égoïsme et de gloire surfaite, est arrivé ici avec Elena, sa nouvelle compagne, le thé n'a plus d'heure, les jours titubent et les nuits errent sans sommeil. Il aura suffi qu'un espoir d'amour répande ses peut-être entêtants dans la moiteur de l'été pour que vacille la routine somnolente qui plâtrait le quotidien.

Par la seule magie du jeu

La jeune femme, beauté oisive et troublante, a brisé la gangue des ardeurs étouffées et des rêves endormis. Et soudain les cadavres des splendides ambitions d'antan surgissent dans leur nudité lentement décharnée par les renoncements. C'est cette vision-là, désespérée, suffocante, qui rend la mélodie des jours insupportable. Ne reste qu'à laisser éclater la rage impuissante qui prend à la gorge pour qu'elle n'implose pas dans la poitrine... D'emblée, on est happé par la fièvre insomniacque qui s'empare de la maisonnée. On vit avec ces êtres déboussolés, si proches, tellement touchants. Le dispositif tri frontal nous inclut dans la constellation tchékhovienne, finement orchestrée par Rodolphe Dana et Katja Hunsinger. Ce théâtre sans trucs ni triche, porté par la seule magie du jeu des comédiens, se tisse dans la trame du présent et saisit le cœur.

Gwénola David